

## L'éthique du son des mots

de ROBERTO GALAVERNI

Traduit pour la première fois Ghérasim Luca, le roumain qui comme Celan écrivait en français et fit la même fin. Un auteur conceptuel toujours en défi avec le langage

Il faudrait peut-être avoir en mémoire les pages d'Emile Cioran sur la calcification, le fanatisme grammatical, la monumentalité de la langue française, avant d'approcher les poèmes de Ghérasim Luca, l'écrivain roumain expatrié en France en 1952 et disparu en 1994, quand, justement comme son compatriote, le plus célèbre Paul Celan, il posa fin à sa vie en se jetant dans la Seine. L'anthologie « *La Fine del mondo* » constitue son premier volume de vers traduit directement en italien du Français, une langue que Luca, né en 1913 d'une famille juive-ashkenazite et de langue yiddish, mais aussi Roumaine et Allemande, choisit d'adopter bien avant l'expatriation, et pas pour s'assurer une patrie et une nouvelle appartenance linguistique, mais pour témoigner dans la plus codifiée et inexorable des langues la condition de radicale extranéité ontologique de l'homme au monde qui lui est donné.

Fidèle à un très fort héritage surréaliste, Luca est un poète en lutte contre le langage, les grammaires, les codes de signification, les conventions de sens obligées. Un poète difficile, qui capte la pensée occidentale, là aussi où sa parole poétique tente d'ouvrir un espace pour la présence nue du corps et de la voix. Et c'est un poète paradoxal, parce qu'une bataille conduite contre la langue ne peut qu'être paradoxale, inévitablement, mais toujours à travers les moyens de la langue même. Avec le radicalisme et l'intransigeance typique des nombreux Roumains plus ou moins adoptés par la France au cours du siècle passé, Tzara, Ionesco, Eliade, Cioran, Celan, sa vocation est métaphysique, absolue, ouverte au vent terrible de la négation. L'horizon de la poésie de Luca n'est pas en effet dans la substitution d'un code à un autre, d'un sens à un autre sens, mais dans le franchissement du procès de signification en tant que tel. Non une libération du sens, mais au-delà du sens. « *Pour le rite de la mort des mots / j'écris mes cris / mes rires plus que fous : faux / et mon éthique phonétique / je la jette comme un sort / sur le langage* », écrit Luca dans *Le tangage de ma langue*. Toute sa stratégie expressive est, donc, entièrement orientée à contrarier la détermination particulière du langage : humour, ironie, rire, effets choc, jeux de mots, homophonies, comparaisons et renversements étymologiques, confidence avec les territoires du rêve, automatismes et tout ce qui, enfin, le vrai maître de Luca, André Breton, ramenait au hasard soi-disant objectif. L'idée même de « tangage » ou de « bégaiement » de la langue peut valoir comme métaphore d'un discours poétique qui cherche à ne pas se faire immobiliser dans aucune dimension localisable de signification, comme si le langage tentait de se dérober à lui-même.

Tout de suite Gilles Deleuze l'avait compris, lui qui ne pouvait ne pas être particulièrement intéressé à un poète comme Luca, imprégné de philosophie et logique-linguistique (Alfredo Riponi, qui a soigné le volume, le rappelle non sans raison) : « *C'est l'écrivain qui devient bègue de la langue: il fait bégayer la langue en tant que telle* ». À un lecteur italien viennent en mémoire tout de suite certaines affirmations de Pascoli sur la langue de la poésie, qui vient toujours avant ou après elle-même, contenues dans *Il Fanciullino*, depuis plus d'un siècle, qu'on le veuille ou non, notre texte de poétique de loin le plus important. Et ainsi Luca: « *En deçà de ceci / et au-delà de cela / Hors hors de moi* ».

C'est justement ici, alors, le paradoxe auquel je faisais allusion. Apatride du langage dans une « no man's langue », « *Happé par l'aimant du non-sens* », toujours tendu vers un au-delà des mots qui n'est pas ce qu'on appelle la réalité, Luca est malgré soi un poète extrêmement linguistique, conceptuel, cérébral. Son essentialité fait un tout un avec la théorie. Mais c'est justement cette impuissance, à rendre vive sa bataille poétique. Jamais commencer une guerre qu'on ne peut vaincre... C'est un précepte que Luca n'a jamais écouté. Comme tout vrai poète, d'ailleurs.